

*à mon excellent collègue M. Truaten,
sympathique à tous.*

BARREAU DE TOULOUSE

UNE FIGURE OUBLIÉE

Eloge de François CIZOS

(1758-1828)

Médecin, Comédien, Auteur dramatique, Journaliste,
Magistrat et Avocat

*Discours prononcé le 22 décembre 1912
à la rentrée solennelle de la Conférence des Avocats stagiaires,*

PAR

M^e Raymond LAPORTE

AVOCAT A LA COUR D'APPEL DE TOULOUSE
LAURÉAT DE LA CONFÉRENCE



TOULOUSE
IMPRIMERIE M. BONNET
RUE ROMIGUIÈRES, 2

1913

UNE FIGURE OUBLIÉE

Eloge de François CIZOS

(1758-1828)

Médecin, Comédien, Auteur dramatique, Journaliste,
Magistrat et Avocat.

MONSIEUR LE PREMIER PRÉSIDENT (1),
MONSIEUR LE BATONNIER (2),
MESSIEURS,

Parler aujourd'hui de François Cizos, avocat à la Cour de Toulouse de l'année 1804 à l'année 1828, c'est n'éveiller aucun écho.

Le souvenir de notre ancien confrère dont l'existence mouvementée connut les succès les plus divers et les gloires les plus variées, a disparu de toutes les mémoires. Et seuls, une liasse de plaidoyers criminels aux feuillets couverts d'une fine et nerveuse écriture que le temps a pâlie, des titres d'ouvrages, des pièces de théâtre,

(1) M. Martin.

(2) M^e Pérès.

enfin, des notices biographiques nous révèlent l'étonnante activité, la merveilleuse souplesse du talent de cet homme qui, tour à tour médecin, comédien, auteur dramatique, maître de ballet ou compositeur de musique, journaliste, fonctionnaire, magistrat, avocat, risqua, en étant tout, de n'être rien, fut néanmoins quelque chose et même quelqu'un...

**

Cizos naquit à Bordeaux en 1758. Son père, chirurgien réputé de cette ville, reconnaissant envers une profession qui lui avait procuré une appréciable aisance, voulut que son fils continuât la tradition paternelle, faite de douce quiétude, de reposante certitude dans l'avenir. Le jeune homme, qu'une imagination ardente ne prédisposait nullement aux minulieuses études d'anatomie, obéit pourtant; respectueux de la volonté des siens, il partit conquérir ses grades à Montpellier.

Son intelligence triompha de ses préventions : il obtint brillamment le diplôme de docteur, objet des touchantes aspirations familiales. Mais sa sensibilité s'était exacerbée sous le grand soleil éclatant de la Méditerranée toute proche. Cizos sentait croître et magnifiquement se développer en lui, dans la chaude et vibrante atmosphère méridionale, le goût de l'indépendance, l'amour de l'aventure pittoresque, colorée, le dédain de ce qui n'était pas l'existence nuancée, trépidante et libre. Aussi la mort de son père lui permit-

elle de mettre fin avec enthousiasme à ce qu'on pourrait appeler son aventure médicale et de réaliser enfin son rêve : faire du théâtre !

La scène l'attirait. Il troqua donc son bonnet de docteur contre le masque de comédien et, riche d'espérance, assoiffé de lutte et d'action, il partit, jouant et composant à la fois, en quête de la renommée, cherchant le succès qui l'accueillit à Limoges d'abord avec sa première pièce : *Les deux contrats ou le mariage inattendu* (1), à Nantes ensuite avec : *L'assemblée au Parnasse*, « espèce de comédie allégorique, dialoguée et pantomime, mêlée de musique en prose et vers », dont les titres seuls nous restent.

Cizos allait bientôt connaître la consécration du Paris littéraire et populaire. Bibliothécaire du duc de Rohan-Chabot, rédacteur au *Mercur de France*. Cizos sut très habilement employer ses loisirs et utiliser ses relations artistiques. En 1790, le Théâtre des Tuileries représentait deux de ses œuvres que nous possédons en entier : *Le plan de comédie* et *Le procès* ; en 1791, le Théâtre français de la République mettait à la scène *La mère de famille*, qui nous est aussi conservée.

Fades et mièvres dans leur ensemble, ces comédies en trois actes et en prose, participent du goût du siècle finissant.

(1) Les renseignements sur le théâtre de Cizos nous sont fournis par *La Bibliothèque dramatique de M. de Solcenne*, catalogue rédigé par P. Jacob, bibliophile. Paris, 1844. — Cf. aussi, Quérard, *France Littéraire*.

Ce sont toujours les mêmes personnages qui jouent des rôles identiques : valets intrigants; soubrettes acortes et vives; jeunes seigneurs béatements amoureux et pâmés; ingénues qui n'aspirent qu'à ne plus l'être et qui se prêtent avec joie, mais avec une joie retenue et décente, comme il sied, aux combinaisons extravagantes qui auront raison de la résistance du père ou du tuteur; prétendants évincés dont la sottise ou l'impudence éclateront à la fin du troisième acte pour assurer le triomphe de l'amour dans une apothéose éthique d'attendrissement familial!

Pourtant, quelques traits vigoureusement dégagés, un dialogue d'une vivacité par endroits pétillante, de la solidité dans la pose de certains de ces personnages montrent que Cizos, doué de finesse psychologique, a vraiment de la verve et de l'esprit.

Dans *Le procès*, son portrait du Gascon, rôle tout épisodique, crée bien un type.

Cadillac, au verbe bien gascon, gascon de cœur, gascon d'esprit, s'éprend d'une jeune fille, Sophie, que recherche Dionis, jeune seigneur d'importance. Il va trouver le père, Belmont. Un gascon se faire présenter? Non, merci! Il se présentera lui-même.

CADILLAC

« Ecoutez, je vais me peindre trait pour trait; vous vous déciderez ensuite. Je suis un Cadet de Gascogne, peu riche; mais je ne me soucie pas de l'être.

DIONIS, *persiflant.*

« Monsieur ne ressemble pas en cela aux cadets de son pays.

CADILLAC

« Je vous suis obligé, Monsieur, vous m'épargnez la peine de le dire.

DIONIS

« Monsieur est sans doute gentilhomme? car...

CADILLAC

« (*Piqué*) Je suis... (*Il se contraint*). Je reviens à mon naturel; je n'ai jamais fait de mal à personne; j'ai toujours oublié celui qu'on m'a fait; je suis content quand je peux être utile. Parfois, j'ai eu ce bonheur; mais depuis que j'existe, je n'ai pas eu celui de trouver un ami, et je donnerais tout l'or du Pérou pour en avoir un tel que je le désire. De la joie, de la santé; l'ami dont je parle, une jolie femme, bonne personne... (*avec intention prononcée*) comme Mademoiselle a l'air de l'être et fi du reste. Si jamais je deviens riche, car un gascon peut le devenir comme un autre, pas de luxe, il insulte à la misère des autres; pas de femmes... de ces femmes qui... vous m'entendez... fi... fi... Il faut semer pour avoir une bonne récolte; et je crois que la meilleure pour un honnête homme est de sécher les larmes de quelque brave femme et de lui faciliter les moyens de l'être toujours. Me voilà au naturel. Comment me trouvez-vous, intéressante et trop jolie demoiselle?

SOPHIE

« Vous avez fait le portrait d'un homme respectable. s'il est tracé d'après vous...

CADILLAC. *vivement.*

« Eh bien ?

SOPHIE

« Mon père sera trop heureux d'obtenir votre amitié.

BELMONT

« Vous m'inspirez trop d'estime pour...

CADILLAC

« Je vois que nous nous arrangerons.

BELMONT

« L'amitié que vous m'offrez...

CADILLAC

« Quand j'offre. je ne suis plus gascon; je donne.

BELMONT

Et moi j'accepte.

CADILLAC. *à Dionis.*

Un petit mot. pardon. J'avais oublié de répondre à la question que vous avez bien voulu me faire. Vous m'avez, je crois, demandé si j'étais gentilhomme ?

DONIS, *avec importance.*

« Monsieur...

CADILLAC

« Ne vous fâchez pas, j'aime la paix. Ecoutez, voici mes titres de noblesse. Je fus bon fils; je suis bon ami et bon citoyen. Je serai (*regardant Sophie*) bon époux et bon père. (*Avec fierté*) Je ne plaisante jamais les gens que je ne connais pas; je donne toujours les avis que je crois les plus sages et je corrige parfois les impertinents. Je ne sais pas si je suis gentil, mais je sais que je suis un homme. Vous m'entendez, petit Monsieur. Au revoir... »

Cizos sait railler aussi les travers de son époque et traduire les aspirations du moment.

Nos grands maîtres ont tout moissonné, se lamente dans *Le plan de la comédie* un jeune premier dont le père, bourgeois enrichi, exige qu'il soit auteur. Les auteurs de ce siècle ont tout glané, il ne reste plus rien à faire.

« Ecrivez toujours, lui répartit celle qu'il aime. Il faut une comédie à votre père; vous l'avez promise. Il veut que vous soyez auteur; soyez-le par complaisance comme tant d'autres le sont en dépit du bon sens. Vous aurez au moins le mérite d'être auteur sans avoir la rage de l'être. »

Et la servante de préciser avec cette virtuosité de riposte qui apparente tous ces valets intelligents à la gouaillerie frondeuse de Figaro :

Mademoiselle a raison. Composez, Monsieur, et si le génie vous manque, faites comme les autres : servez-vous de votre mémoire.

... L'auteur par complaisance. Partez de ce titre, employez bien vos caractères, point de phrases; des situations, de la gaieté, tout ira bien. »

* *

De la gaieté! On en réclamait, car la comédie sentimentale dépérissait de langueur. La verve de Molière s'était bien retrouvée, polémique, dans Beaumarchais, mais la bonne, la vraie, la bien riante gaieté française, celle qui plaisait au parterre pour tout ce qu'elle lui apportait de joie et non pour ce qu'elle lui promettait de revanche prochaine, ne s'épanouissait plus. On le regrettait. Fais-nous rire, morbleu! s'écrie le père. Je conçois que cela est difficile; mais si dans un siècle où les auteurs ont la rage de faire pleurer la nation la plus gaie de l'univers, tu sais l'amuser par la gaieté de ton ouvrage, sans outrager la morale et la délicatesse du goût, tu verras comme tu seras applaudi.

Ce père possède un solide fond de bon sens. S'il reste encore, pour les besoins du théâtre et de l'intrigue, dupé par les imposteurs qu'il démasquera du reste de manière à satisfaire, au dénouement, les cœurs sensibles, il n'a plus ce ridicule et ce grotesque dont les auteurs se plaisaient précédemment à revêtir les bourgeois.

Instinctivement, par les mots qu'il prononce,

par l'attitude qu'on lui prête, on sent que le bourgeois n'est plus un personnage de farce, risible et fâlot. Il se reclasse. Il est prêt désormais à jouer un rôle et un rôle particulièrement actif, celui qui dégage devant son fils la grande loi du travail, de l'effort persévérant et tenace.

Le bourgeois devient ainsi presque un type abstrait, une condition selon le vœu de Diderot; il cesse d'être un individu, psychologiquement distinct de ses semblables, animé d'une vie propre, personnelle; il se socialise.

Est-ce, en effet, Belmont dans la comédie *Le Procès* représentée en 1790, après le serment du Jeu de Paume, au moment où Paris bouillonnait d'espérance fiévreuse, qui s'exprime en ces termes :

« Ma sœur, méritons par un bon emploi de nos richesses qu'on applaudisse à notre bonheur... Moins de train et faste et quelques bonnes actions de plus. »

Ou encore : « Allons, ma sœur, allons; nous achèterons une voiture quand nous aurons donné à quelque prisonnier malheureux la liberté d'aller à pied gagner sa vie et celle de sa famille. »

N'est-ce pas plutôt le porte-parole du Tiers Etat, imbu des idées nouvelles de justice, de solidarité, de fraternité, croyant à la Vertu, au Bon, au Vrai, à toutes ces abstractions qu'on allait diviniser et adorer dans le culte de la Raison?

Nous saisissons ici le tournant, l'évolution qui imprime une physionomie particulière dans sa portée et dans son but, dans sa fonction, oserions-nous dire, à l'art dramatique.

Comme l'indiquait Schiller, quelques années plus tard, le 12 octobre 1798, à l'occasion de la représentation du *Camp de Wallenstein* : « L'ère nouvelle qui s'ouvre devant nous enhardit le poète à quitter la route battue, à vous transporter du cercle étroit de la vie bourgeoise sur un théâtre plus élevé qui ne soit pas indigne de cette heure sublime où s'agitent nos efforts. Maintenant, l'art aussi, sur le théâtre où il évoque les ombres, peut tenter un vol plus hardi ; il le peut, il le doit même, s'il ne veut s'effacer devant le théâtre de la vie. »

Cizos participait de l'enthousiasme général. Révolutionnaire, il croyait à la transformation sociale, opérée par la magie des formules. Fougueux détracteur du passé, il stigmatisait, en 1791, à Toulouse, au Club des Patriotes, dans un discours véhément (1) que possède notre Bibliothèque municipale, les erreurs, les imperfections de l'ancien régime et il célébrait avec lyrisme les « bienfaits du jour heureux qui nous éclaire ». Il prêtait entre temps le concours de sa plume alerte et acérée au journal *le Courrier d'Avignon*, cependant qu'à Paris, sur la scène du Français, il dressait, dans une allégorie dramatique en cinq actes, *Les peuples contre les rois* et les appréciait du haut du *Tribunal de la Raison*.

(1) *La Contre-Révolution supposée*, 15 pages.

Fonctionnaire, chef de division au Ministère de l'Instruction publique, puis envoyé à l'armée d'Espagne en qualité d'agent supérieur des poudres et des mines. Cizos n'en continua pas moins d'écrire. Il empruntait, ne pouvant paraître lui-même sur l'affiche, le nom d'une de ses amies, la citoyenne Villeneuve, directrice d'un théâtre du Boulevard, qui prêtait à son vigoureux talent l'appui le plus complet et le plus entier. Ainsi parurent, en l'an II, sous la signature de la citoyenne Villeneuve, commanditaire dévouée, directrice peu exigeante et auxiliaire très tendre : *Les crimes de la noblesse ou le régime féodal*, pièce en cinq actes.

..... Mais les événements se précipitaient.

— Au nom du salut public, écrira-t-il plus tard dans *Les adieux à l'univers* (1), les législateurs s'envoyaient mutuellement à la mort et les coryphées politiques, sous la bannière d'une liberté défigurée, organisaient la tyrannie, créaient à l'envi des opinions nouvelles et fermaient tous les cœurs. — Robespierre froidement triomphait. Les Girondins rêveurs et idéalistes avaient disparu ; Danton lui-même fixait fièrement le couperet et déclamait à la mort.

Tant de sang répandu écœurait l'âme sensible de Cizos, qui resta toute sa vie un Girondin, épris de liberté mais alliant à un penchant très vif pour les faibles, pour les opprimés, qu'il ne

(1) Ouvrage paru en 1815, à Toulouse, chez Antoine Navarre, 462 pages.

dissimula jamais. un besoin de stabilité et d'ordre.

Démocrate. répudiant les excès d'où qu'ils vissent. apôtre de la tolérance politique et religieuse. partisan d'une obéissance respectueuse aux lois et souhaitant que des secours prudemment distribués à nos frères dans le besoin, des sacrifices généreux réclamés par les circonstances, des discussions bien motivées et majestueusement faites dans les assemblées constituent les remparts insurmontables que les républicains doivent opposer à leurs ennemis ». il ne pouvait que blâmer les sanguinaires excès de la Montagne.

Ramené d'Espagne à Bordeaux. jeté en prison. Cizos attendait avec courage l'heure de sacrifier sa vie à son indépendance. Thermidor le sauva. Libéré. il repartit pour Paris où il donna. en 1795. *Le véritable ami des lois ou le républicain à l'épreuve.*

Était-ce la justification. la réhabilitation de ses amis politiques? Était-ce l'exposé des principes de gouvernement qu'il reprendra en 1815 dans ses *Adieux à l'univers.* qu'il énonçait alors? Était-ce un programme d'action. de réformes; l'esquisse des nécessités sociales qu'imposait le besoin de calme intérieur. de concorde et d'union que la Patrie exigeait?

Il est regrettable que nous ne connaissions cette pièce que par son titre. car elle aurait pu marquer. pour nous. une étape dans l'évolution politique de Cizos. Ambitieux. Cizos ne l'était cer-

tes point. Courtisan, il ne l'était pas davantage et s'il accepta le poste de ministère public près le tribunal de la Gironde, qu'il occupa durant plusieurs années, il ne sollicita jamais rien; il sut même refuser le siège de procureur général que l'Empire, en 1804, offrait à sa remarquable éloquence.

Il avait salué en Bonaparte l'homme d'ordre qui avait érasé les royalistes, le 13 vendémiaire, et sauvé la Convention; l'homme d'action qui, auréolé de gloire naissante, vierge de toute compromission, avait balayé Barras l'agioteur et les directeurs sans scrupules. Il avait salué en lui le vainqueur d'Italie, énergique et puissant, qui saurait, pensait-il, comprimer à la fois les soubresauts démagogiques des anciens jacobins encore agissants et réprimer les excès de la réaction renaissante.

Grisé de gloire, vibrant de l'enthousiasme de ses contemporains pour l'épopée militaire de Bonaparte, il la célébrait par *quelques scènes françaises avec allégories, pantomimes, danses et chœurs*, qu'il faisait représenter à Paris à une date qu'on ne peut préciser.

Convaincu de la régénération de la France et de la République, Cizos n'apercevait pas sous le simple manteau gris du bivouac se dessiner l'ample et lourd manteau impérial, piqué d'abeilles d'or. 1804 le ramena à la réalité brutale; ses rêves s'évanouissaient; il refusa d'adhérer au nouveau régime et donna sa démission de magistrat. Une des plus brillantes charges lui était

pourtant proposée. Napoléon, qui se connaissait en hommes et savait discerner les intelligences, pressentit Cizos pour la haute fonction de Procureur Général près la Cour de Bordeaux.

L'avancement était rapide. Cizos se montra énergique; il résista avec fierté à la tentation. Il ne consentit à sacrifier aucune de ses opinions politiques; restant lui-même, prêt à lutter encore pour le triomphe des idées qui lui étaient chères, il se retira à Toulouse et devint avocat. Il s'inclinait vers cette profession qui est, selon la parole de Dupin, « comme un champ d'asile, un lieu de liberté où viennent, à la suite des révolutions, se réfugier une foule de blessés de tous les partis » (Dupin, Conférence des Avocats, séance d'ouverture, 22 novembre 1834).

Cizos avait alors 46 ans. Il arrivait à la barre, plein de vigueur physique et intellectuelle, ayant conquis dans sa rude existence une expérience très développée du cœur humain, de la manière de le prendre, de briser ses résistances, d'apaiser ses défiances ou de les charmer. Son éloquence variée savait être tout à la fois prenante et convaincante; sa voix merveilleusement souple que la rampe avait formée, prêtait à son éloquence naturelle un précieux instrument de séduction. Son long apprentissage de la vie, ses qualités natives, son goût du travail, son amour de l'action permettaient à Cizos d'aspirer à la

gloire professionnelle. Il pouvait sans crainte affronter la comparaison des plus grands ; l'avocat allait goûter les succès que la fortune avait prodigués au magistrat, au comédien, au compositeur, à l'homme politique.

Avocat criminel, Cizos exerça une sorte de véritable apostolat. Le malheur, déclare-t-il dans un de ses plaidoyers que conserve la Bibliothèque municipale (1), le malheur, quelque mérite qu'il soit, a encore je ne sais quoi d'auguste qui le fait vénérer : je l'ai toujours respecté en plaidant. »

Pitoyable aux faibles, terrible pour ses adversaires puissants, Cizos ne se départit jamais d'un très grand respect vis-à-vis des magistrats devant lesquels il plaidait.

L'insolence agressive de Romiguières qui perpétua son nom dans les milieux populaires si riches de vie spontanée mais toujours frondeurs envers l'autorité quelle qu'elle soit, Cizos ne la copiait point.

Qu'il prit la parole en Cour d'assises ou devant les Cours spéciales, il savait rester déférent et digne, soucieux de ne pas ternir, par des paroles inconsidérées, « la noblesse de son ministère ».

Il présentait avec un art infini les causes les plus détestables, protestant de son dévouement à la justice et affirmant que si on lui démontrait la culpabilité de son client, il n'hésiterait pas à

(1) 33 plaidoyers se trouvent, manuscrits, à la Bibliothèque municipale : 1.200 pages.

abandonner la défense, à joindre sa voix à celle du Ministère public pour demander le respect de la morale outragée . Ne laissant dans l'ombre aucun détail, pulvérisant, désagrégeant grâce à une argumentation serrée d'où l'éloquence n'était pas bannie, le système de l'accusation; expliquant tout, même l'inexplicable, avec une simplicité merveilleuse et une étonnante allure de vraisemblance, il parvenait à des résultats que les faits brutaux de la cause rendaient imprévisibles.

Tous les artifices de l'art oratoire, il les possédait. Comédien, il jouait sa défense; auteur, il excellait dans la manière adroite de camper ses personnages, de les situer, de leur donner un fond, de composer un cadre, de distribuer les rôles, de leur prêter le mot de la situation et de les faire vivre d'une vie intense devant les yeux des jurés émus, angoissés, attendris, convaincus! Cizos avait l'intelligence de l'art scénique; il l'utilisa à la barre.

Ses préceptes, sa méthode, sa technique, il nous les révèle lui-même dans son *Cours complet d'éloquence*, paru à Toulouse en 1814.

Le *Journal de Toulouse* (1) signale son apparition dans les termes les plus flatteurs et donne de cette œuvre un compte rendu très détaillé qui nous permet, l'ouvrage restant introuvable, de reconstituer l'économie de ce Traité en deux volumes.

(1) *Journal de Toulouse*, numéros des 26 novembre 1814 et 7 janvier 1815.

Les étudiants en droit et les jeunes avocats déploreraient avec raison l'absence d'un cours spécial d'éloquence, le mépris officiel dans lequel on tenait, on tient encore la Rhétorique, au sens latin du mot. Il est, en effet, surprenant que dans notre enseignement tant universitaire que professionnel, existe une lacune aussi grande. Parler en public est chose périlleuse : assujettir sa pensée, la courber sous une discipline intellectuelle, être maître de sa parole, la conduire avec vigueur ou avec souplesse en vue d'un résultat déterminé, savoir surtout n'être pas un, mais multiple, avoir l'intelligence, la compréhension exacte des milieux divers et des causes dissemblables qui sollicitent nos efforts, percevoir le genre adéquat à chacun d'eux, réaliser, grâce à un entraînement constant, l'adaptation aux diverses juridictions, aux divers auditoires, cet art de la nuance, cette science de la maîtrise où l'acquerrons-nous ? La fréquentation de la barre, l'assiduité aux audiences, l'audition des virtuoses du verbe nous sont certes précieuses, mais l'apprentissage le réalise-t-on en regardant travailler ? Et ne serait-il pas préférable et plus fécond, délaissant les discussions théoriques, travaillant soi-même, se trouvant aux prises avec les difficultés pratiques, de recevoir les conseils, les avis, les critiques de ceux que nous sommes heureux et fiers de considérer comme nos maîtres ?

Or, Messieurs, constatons-le avec regret mais avec franchise : nous sommes voués à une sorte de libre-échange oratoire ! Le laissez-faire,

laissez-parler a ses inconvénients. Cet autoapprentissage à la barre, sans guide, sans soutien, sans critique autorisée, est véritablement fâcheux; nous ignorons tout des ressources de l'art oratoire lorsque nous nous présentons devant vous, Messieurs les Magistrats. Nous savons compter sur votre grande indulgence et la sympathie bienveillante dont vous nous honorez, nous encourage seule à persévérer dans la lutte parfois stérile que nous livrons, chaque jour, à notre inexpérience.

Nos devanciers de 1814 avaient cherché à réagir contre un état de choses que nous subissons encore. Ils avaient exprimé leurs doléances. Entendues en haut lieu, leur tentative avait été encouragée par M. le Recteur de l'Académie de Toulouse, qui chargea Cizos d'entraîner les jeunes étudiants à la parole en public, de leur révéler le secret de notre art si difficile entre tous.

Son cours fut inauguré par M. Jammes, recteur de l'Académie royale de Toulouse, au milieu d'une très grande affluence, en présence de toutes les notabilités de la ville. Son succès ne se démentit pas et Cizos résume les préceptes théoriques de son enseignement dans l'ouvrage qu'il publia par la suite.

Cizos commence par indiquer quels sont les devoirs de l'Avocat. Il le fait avec une telle conviction, dans des pages qui témoignent de son grand amour pour la profession qu'il avait embrassée, que le *Journal de Toulouse* ne peut s'empêcher de déclarer : . Nous rendrons justice à

l'auteur que s'il n'eût pas été lui-même profondément pénétré de la noblesse de son ministère, il lui eût été impossible de les exposer et de les développer avec autant de justesse, d'élévation et de force. »

Il énonce ensuite les caractères de l'éloquence, et les chapitres qui se rapportent à ce développement contiennent, nous renseigne le critique, « des détails absolument neufs » sur les qualités du véritable orateur et les moyens de développer les dons de la nature ».

Après avoir donné de l'éloquence une définition « nouvelle et fort exacte », nous dit-on, Cizos prend des modèles dans le passé et dans le présent pour illustrer les préceptes qu'il dégage.

Il s'attache à recommander la variété du style, blâme l'uniformité, l'unité dans le talent et met en garde ses jeunes auditeurs contre l'abus des pensées, des citations, de cette évocation mythologique qui alourdissaient inutilement le discours.

De la rapidité dans l'exposé initial des faits, de la précision qu'on ne saurait confondre avec de la sécheresse, le souci des précautions oratoires pour ramener une foule défiant et hostile, la distribution habile des effets, le talent de fournir la péroraison, voilà les points que Cizos met puissamment en relief avec des détails piquants, du plus grand intérêt, qu'il incruste dans un style vigoureux et élevé.

« Méfiez-vous de l'improvisation, conseille Cizos; défiez-vous de la riposte : dans ce cas, dit-

il, il arrive que l'amour-propre prend la place de la raison et que le bavardage tue l'éloquence. »

Les jeux de physionomie, l'élocution que le véritable orateur ne saurait mépriser, le geste qu'il doit soigner, Cizos examine avec soin tous ces détails que d'aucuns estiment superflus mais qui contribuent à parfaire le grand avocat.

Le mérite de cet enseignement qu'il prodigua avec zèle et désintéressement est d'avoir su, nous indique encore le critique, grâce à une méthode nouvelle, dégager les principes de leur sécheresse, d'avoir su les présenter sous une couleur agréable ».

Le charme de l'expression caractérise, en effet, le talent de Cizos. Si ses plaidoyers nous révèlent quelques sacrifices nécessaires aux tendances et aux goûts de l'époque, si nous assistons à cet anthropomorphisme des abstractions philosophiques et morales, si nous voyons « la Morale s'asseoir sur le trône de la Justice », « la Justice détourner son glaive d'une tête menacée par elle ou sacrifier à l'autel de l'Opinion », si nous apercevons à travers les nuages sombres de l'imposture luire le flambeau de l'expérience, nous pouvons néanmoins constater que l'éloquence s'épure, qu'elle devient plus poignante, plus directe, plus humaine.

La péroraison se fait plus sobre, moins grandiloquente.

Plaide-t-il pour des incendiaires qu'accablent des présomptions, mais à l'encontre desquels il est impossible d'administrer une preuve? Cizos,

après avoir justifié ses clients poursuivis, s'écrie-t-il, par une opinion délirante et écrasés par des présomptions sans nombre conclut simplement :

N'oubliez pas, Messieurs, qu'en justice criminelle ce n'est qu'en interprétant que les juges se sont cent fois égarés. Quand il s'agit de l'honneur et de la vie des personnes, il faut des faits, non des interprétations. Ses clients furent acquittés.

Présente-t-il la défense d'une mère accusée d'avoir, de complicité avec sa fille, tué son autre enfant? Il se prévaut de l'énormité du forfait pour ne pas croire à la vérité de l'accusation. Une mère arracher la vie à l'infortunée qui lui doit le jour, se demande-t-il au milieu de cette affluence nerveuse des grands jours d'assises qu'il ramène lentement; une sœur transformée en bourreau de celle qui partagea les mêmes plaisirs de l'enfance, les mêmes habitudes, les mêmes caresses, je ne peux y croire! Les apparences les condamnent, certes; on les accuse; mais qui sera innocent s'il suffit d'accuser? Et il termine : La nature encore, l'amour maternel, les sentiments que toute femme porte en son cœur pitoyable et doux se révoltent et s'insurgent contre l'accusation terrible dressée contre Anne, contre Josèphe Save..... Une mère, une sœur sont là. Vous entendez les soupirs qu'exhalent leurs cœurs innocents et déchirés elles respirent aujourd'hui devant vous..... demain, leurs têtes sanglantes rouleront dans la

poussière si, dans une heure, vous avez commis la plus épouvantable des erreurs. »

Toutes deux furent acquittées.

*
* *

Les succès retentissants qu'il avait obtenus firent de Cizos le grand avocat d'assises dont la réputation dépassait les limites de notre Midi.

Appelé à Paris, à Versailles, à Bordeaux, il eut sa place marquée dans quelques affaires célèbres.

Une attaque des plus hardies avait été tentée vers l'année 1810, la nuit, à quelques kilomètres de Bordeaux, par une bande de malfaiteurs en armes, contre une diligence transportant à Paris des lingots d'or et d'importantes sommes d'argent. Le postillon avait été tué et un véritable combat s'était livré entre voyageurs et assaillants. Une entreprise aussi audacieuse avait affolé la population, qui exigeait la punition exemplaire des coupables. On apprit après maintes recherches que le chef de bande répondait au sobriquet de Petit-Diable. On l'arrêta à Lyon et on le transféra à Bordeaux. Il demanda Cizos comme avocat. Cizos accepta et prêta au Petit-Diable, qui se retranchait derrière une négation absolue, le secours de sa dialectique serrée et puissante. Le plaidoyer qu'il prononça dans cette affaire serait à citer en entier; il pourrait être considéré à juste titre comme un modèle du genre, comme un chef-d'œuvre de rhétorique.

Ses efforts échouèrent; Petit-Diable et ses complices furent condamnés à mort.

A Versailles, Lefebvre, soldat malade, sur le point de quitter l'hôpital, demande aux religieuses un modeste emploi dans l'établissement. La supérieure refuse; Lefebvre prend un marteau qu'il dissimule sous son manteau et se rend à la chapelle où il sait rencontrer la sœur; il veut se venger; la majesté du lieu le fait hésiter; il se retire.

Le lendemain, il réitère sa demande; on lui oppose un nouveau refus. Il saisit alors un couteau qu'il portait sur lui, en frappe la religieuse et se frappe lui-même.

Guéri de sa blessure, on l'inculpe de tentative d'assassinat; il fut acquitté. Cizos parvint à enlever tout l'odieux de son acte contre une « de ces filles augustes, dit-il, dont l'humanité s'enorgueillit ».

Il brosse un tableau saisissant de la scène de l'église et il montre, sobrement mais puissamment, Lefebvre désarmé pénétrant dans l'église, « ce lieu où la vertu seule et le repentir ont le droit d'entrer », reculant, ployé de remords, devant la vision calme et douce de la sainte fille, agenouillée aux pieds des autels.

Cizos a vraiment le génie de l'évocation, le sens de la touche, de la peinture large. Les personnalités les plus autorisées rendaient, du reste, hommage à son talent en lui confiant les affaires les plus délicates.

Un gendarme poursuit un conscrit réfractaire;

il le tue. L'hostilité contre le gouvernement se déchaîne; on attaque la conscription; on fait le procès du régime. Cizos, pressenti par l'autorité militaire elle-même, par les supérieurs de l'accusé, accepta la tâche ingrate de plaider cette cause qui était devenue politique. Il triompha.

Une nouvelle affaire criminelle, derrière laquelle s'agitaient les passions populaires, l'appela à Montauban. Un officier espagnol, en garnison à Montauban pendant les cent jours, abat d'un coup de fusil un ouvrier royaliste qui le narguait.

Les camarades et les compatriotes de l'accusé chargèrent Cizos de présenter sa défense; il obtint les circonstances atténuantes.

Il commença son plaidoyer en ces termes :
« L'infortune n'a jamais fait appel vainement à mon ministère. »

Cette phrase aurait pu lui servir d'épithète; elle résumait admirablement son existence faite de travail, de dévouement et de générosité envers les véritables malheureux.

Sur la fin de ses jours, il ne pouvait plus, déclinant et affaibli par l'âge, affronter et soutenir l'écrasante joute des assises; il ne déserta pourtant pas la barre. Encore intellectuellement vigoureux, il continua à plaider au conseil de guerre et il se disposait à publier le recueil de ses plaidoiries en même temps que ses Mémoires lorsqu'il s'éteignit, nous apprend le *Journal de Toulouse*, le 23 septembre 1828, à l'âge de 76 ans.

Une vie aussi bien remplie mérite davantage qu'une appréciation sommaire. A ne s'en tenir qu'à un examen factice et superficiel, on pourrait ne pas comprendre ce qu'il y a d'unité vraie, profonde, d'unité morale, philosophique, intellectuelle, politique, dans l'existence de Cizos. En dépit de ses successives évolutions, il resta lui-même, ce que l'avaient fait ses origines, ses préférences premières, le milieu intellectuel dans lequel il avait grandi, les tendances et les aspirations de son temps.

Né sur une terre où le libéralisme politique est de tradition, à un moment où écrivains et philosophes forgeaient les armes qui devaient servir de levier à la Révolution triomphante, à une heure où les droits des peuples limitaient l'absolutisme royal et consacraient ses obligations, Cizos ne se départit pas, républicain, bonapartiste mais non napoléonien, ou républicain, des idées qui restèrent toujours les siennes. Disciple de Montesquieu, il s'inspirait de la phrase de son illustre compatriote : « Il faut que le pouvoir limite le pouvoir », pour désavouer la démagogie de la Terreur en 1794, l'établissement de l'Empire en 1804, les théories de la Chambre Introuvable en 1815. Royaliste après avoir été républicain, il fut quand même plus républicain que royaliste, soucieux avant tout de réaliser un gouvernement démocratique.

Il souhaite « qu'un gouvernement assez fort pour en imposer à toutes les ambitions, pour réprimer toute atteinte à la paix et au bonheur

public, pour prévenir les erreurs populaires, soit le gardien suprême et redoutable du pacte social . Il consent à « vénérer le roi, tant que le roi vénérera la loi ». Répudiant les théories du droit divin, il affirme hardiment que « le roi trouve dans cette loi seule ses droits à la considération publique et à l'obéissance ». Il dénie à quiconque le droit de « violer la dignité des peuples, de comprimer la pensée, d'empêcher sa publication » et il ne veut connaître entre les hommes d'autre « différence que celle qui naît des services rendus à la Patrie par la vertu et les talents ».

Disciple de Rousseau, il croit à la perversion sociale, à la bonté de la nature, à la perfection de ceux qui se rapprochent d'elle et il flagelle avec vigueur, dans les *Adieux à l'Univers*, d'une phrase sèche, courte, mordante les vices de ses contemporains.

Déiste à la manière des philosophes du dix-huitième siècle, l'enseignement que donne aux puissants de la terre la morale du Christ le séduit, car « en proclamant que tous les hommes sont égaux devant Dieu, elle foudroie ceux qui osent dire qu'ils ne peuvent l'être devant la loi ». Les cérémonies liturgiques le ravissent par leur éclat; la solennité de leur pompe l'enchanté.

Aussi, adresse-t-il un dernier adieu à « ces masses imposantes que la pitié et le génie élèvent au-dessus des palais superbes » : « Adieu, temples, je ne verrai plus la pompe de vos fêtes et la majesté de vos illuminations. Les élans de mon

cœur auront cessé de se confondre avec l'encens qui vous embaume, et les sons de ma voix ne se mêleront plus aux hymnes sacrés quand l'orgue a suspendu sa religieuse harmonie.

Adieu, sanctuaire, où mon créateur se dépouille de sa gloire céleste pour ne conserver que sa miséricorde. Avant de descendre dans la tombe, je reposerai quelques instants au pied de ton autel, sous les livrées de la mort. On chantera autour de moi le cantique du départ, je ne l'entendrai pas. Les flambeaux sacrés brûleront autour de mon corps, je ne verrai pas leur lumière..... Adieu : puisse ma dernière pensée m'avoir fait trouver grâce devant mon Dieu et légitimer les espérances de ses ministres.

* * *

L'apaisement s'était fait dans l'âme de Cizos. Un *hosannah* de gloire, un chant d'amour et d'espérance envers Celui qui avait créé la vie, la vie si belle qu'il avait tant aimée, terminait son existence agitée et féconde.

Paladin de l'infortune, chevalier des droits du faible, Cizos, que n'avait diminué aucune compromission ni terni aucune défaillance, avait le droit de regarder la mort comme il avait regardé la vie, fièrement, sans crainte, car il pouvait dire avec le philosophe :

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage.

En terminant, je tiens à remercier M. Massip, bibliothécaire de la Ville, de son extrême obligeance : les nombreux documents qu'il mit à ma disposition me permirent d'étudier dans toute sa complexité cette figure si forte et si originale.

J'associe à mes remerciements ses dévoués collaborateurs, et particulièrement M. Béasse, sous-bibliothécaire, qui m'ont obligeamment aidé dans mes recherches.
